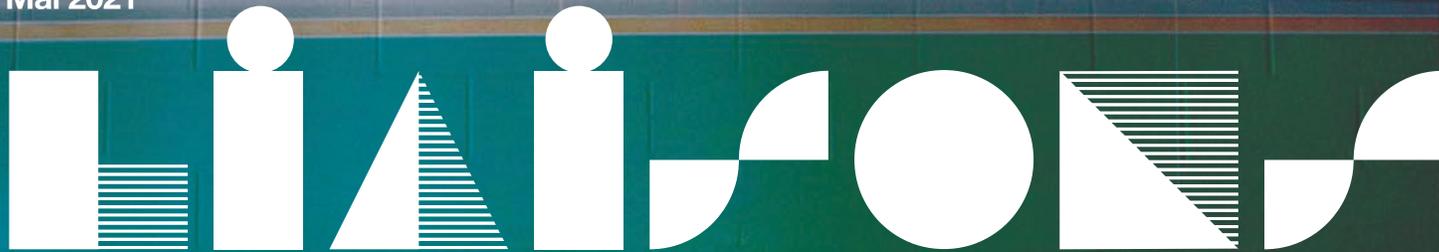


Mai 2021



Bulletin de la Faculté des arts et des sciences sociales de l'Université de Moncton

numéro 5



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON



Liaisons, le bulletin de la Faculté des arts et des sciences sociales, en est déjà à son cinquième numéro, qui a pour thème la pandémie de COVID-19. Nous ne nous pouvions pas y échapper...

Comme vous le savez, l'objectif du bulletin est d'accroître la visibilité de la Faculté tant à l'intérieur des murs de l'Université qu'à l'extérieur. Le bulletin saura, par son contenu, mettre en valeur non seulement la diversité et la richesse des disciplines de la Faculté, parfois méconnues, mais aussi leur apport inestimable à la communauté universitaire et à la société. Autrement dit, il s'agit d'une carte de visite de la Faculté.

Enfin, nous souhaitons remercier les auteures et auteurs pour leurs contributions. N'eût été leur collaboration, le bulletin n'aurait pu voir le jour.

Bonne lecture.

Les membres du Comité facultaire des communications (2020-2021)

Matthieu LeBlanc (vice-doyen et président du comité)

Isabelle LeBlanc (professeure)

Cynthia Létourneau (professeure)

Mario Paris (professeur)

Cynthia Potvin (professeure)

Mélanie Roy (secrétaire administrative)

Contact :
matthieu.leblanc@umoncton.ca

Mars 2020. Un vendredi 13, plus précisément, dans la salle 142 de la Faculté de droit. Nous n'oublierons pas de sitôt cette rencontre de la RDD et de la RVD à laquelle nous avons tous les deux été convoqués d'urgence pour des raisons que nous connaissons tous. C'est à ce moment qu'a été prise la décision de suspendre les cours pour une période de deux semaines. Oui, deux semaines... Cela illustre à quel point nous savions, à ce moment-là, très peu de choses sur le virus et, surtout, sur l'évolution de la situation qui allait rapidement s'intensifier. Quelque 13 mois plus tard, nous ne sommes pas (encore...) sortis de l'auberge.

Si nous avons au décanat été, à première vue, moins touchés que le corps enseignant par la brusque transformation du mode de livraison des cours en mars et en avril 2020, en revanche nous avons été, dès le départ, très largement et très intensément sollicités dans la gestion des dossiers liés à la pandémie, et cela à tous les niveaux dépassant la seule Faculté. Nous ne comptons plus le nombre de réunions de la RDD et de la RVD — souvent convoquées d'urgence — avec le VRER, le VRARH et la VRAEAP, ainsi que les heures passées à imaginer des scénarios et des solutions possibles aux nombreuses difficultés ponctuelles auxquelles faisaient face les membres du personnel, les membres du corps enseignant et bien sûr les étudiantes et étudiants. Nous travaillions continuellement dans l'inconnu et l'imprévisible, imaginant des possibilités qu'il nous fallait par ailleurs constamment revoir dans les jours, les semaines et les mois suivants.

S'il a fallu dans les premières semaines se concentrer sur la fin de la session, les plateformes virtuelles, les modes de notation et le calcul des rendements, les mois qui ont suivi, c'est-à-dire de mai à août, ont été consacrés à la planification de la rentrée 2020, qui se déroulerait essentiellement à distance à l'exception des disciplines comportant une importante composante pratique, soit à la Faculté celles des beaux-arts (art dramatique, arts visuels et musique). Notre participation active au comité très restreint sur les cours pratiques en présentiel nous a amenés à nous familiariser avec les nombreuses exigences de la Santé publique et du ministère de la Formation postsecondaire et du Travail, à élaborer des lignes directrices et consignes précises pour l'enseignement en présentiel et enfin à travailler à la validation des centaines de plans opérationnels nécessaires pour la poursuite de ces activités académiques. L'enseignement en présentiel, c'est peut-être un avantage, mais il a un prix, comme vous le constaterez à la lecture de certains textes du présent numéro : capacités « COVID » limitées, multiples contraintes et protocoles rigides variant selon les différentes phases, nettoyage et désinfection continus, etc. Inutile de dire que nos fins de semaine étaient parfois sollicitées et que nos vacances ont été courtes...

Si la rentrée de 2020 s'est déroulée sans heurts, nous avons petit à petit été témoins de ce que représente une session — en fait une année — à distance pour la grande majorité du personnel et des étudiantes et étudiants : isolement, difficulté à se motiver, fatigue chronique, défis techniques, pour ne nommer que ceux-là. Depuis lors, nous nous consacrons à la préparation de la rentrée de 2021, avec tous les aléas que cela comporte : capacités d'accueil, vaccination, arrivée des étudiantes et étudiants internationaux, exigences (mouvantes!) de la Santé publique, scénarios selon les phases, etc.

Au moment d'écrire ces lignes (mi-avril), de nombreuses incertitudes subsistent quant à l'évolution et aux répercussions des nouveaux variants du virus, d'une part, et concernant l'arrivée, la distribution et l'administration des vaccins dans la province, d'autre part. Aussi nos plans doivent-ils demeurer flexibles et rapidement adaptables au caractère imprévisible et incertain de la situation. Un jour les consignes nous contraignent à prévoir une distanciation de deux mètres, le lendemain cette distanciation pourrait être d'un mètre. Résultat : six semaines de travail à recommencer presque à zéro.

Bref, la gestion de tout ce qui est « COVID » continue à occuper beaucoup de place dans notre quotidien, et tout porte à croire qu'il en sera de même pour les mois à venir. Entretemps, nous tenons à sincèrement remercier les membres du personnel de soutien administratif et technique ainsi que les membres du corps enseignant pour leur précieuse collaboration tout au long de la dernière année.



Jean-François Thibault
Doyen



Matthieu LeBlanc
Vice-doyen

Le défi de lire l'écran au lieu de l'auditoire

Andrea Cabajsky, Laurie Cooper,
Thomas Hodd et Karen Spracklin

En septembre 2020, le Département d'anglais a abordé l'année universitaire avec un mélange de sentiments : l'appréhension (la peur de l'inconnu liée à l'enseignement à distance) et l'optimisme (l'occasion de relever le défi de l'enseignement à distance). Plusieurs semaines plus tard, une forme de réalisme mesuré a remplacé l'appréhension et l'optimisme. Nous avons découvert que, bien que présenté comme une approche pédagogique dynamique, l'apprentissage à distance apporte son propre ensemble de défis et de limites par le simple fait que notre espace d'enseignement en trois dimensions a été réduit à deux dimensions.

Dans nos cours de langue et de littérature, nous avons tendance à nous appuyer sur des discussions animées d'idées et de concepts plutôt que sur l'enseignement magistral. Pourtant, l'écran agit souvent comme un obstacle à la conversation organique : les petits pépins technologiques, la nécessité de constamment vérifier la présence de mains virtuellement levées ou l'attente d'activation d'un microphone en sourdine... Peut-être qu'une conscience de soi forcée des limites de la technologie a mené à plus de politesse dans la salle de classe en ligne, mais elle rend également la discussion moins spontanée et moins énergisante. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de moments de légèreté—par exemple, quand un chat domestique apparaît à l'écran. Mais ces moments sporadiques sont une épée à double tranchant, car ils servent à souligner à quel point l'écran se sent plat pour les étudiantes et étudiants autant que pour les professeurs et professeurs.

En outre, en restant constamment devant l'écran, la professeure ou le professeur peut devenir immobilisé par la caméra (« Quand je suis épinglé et me tortille contre le mur », comme le dit T. S. Eliot), incapable d'exprimer physiquement la passion de découvrir qui se manifeste devant la salle de classe dans les cours en présentiel, allant et venant dans les rangées de bureaux, ou griffonnant furieusement au tableau blanc en réponse enthousiaste à une observation astucieuse d'une étudiante ou d'un étudiant. Il est aussi difficile de susciter de l'enthousiasme quand bon nombre d'étudiantes et d'étudiants choisissent de se cacher derrière un mur blanc, limitant ainsi notre capacité de vérifier la compréhension par des indices non verbaux. Pour les étudiantes et étudiants de langue des niveaux inférieurs, l'absence de modèles linguistiques clairs et audibles est tout aussi problématique. Ils ne peuvent pas facilement distinguer l'articulation des sons spécifiques de la langue parlée; la professeure ou le professeur non plus ne peut corriger adéquatement leur prononciation si elle est perturbée par des problèmes de microphone et des sons faibles et grêlés.

Il ne s'agit pas d'environnement naturel d'apprentissage de langue en ce sens. Aussi contre la nature est le fait d'essayer de rassurer les étudiantes et étudiants stressés en ligne; nos efforts peuvent paraître tellement moins personnels que de rencontrer les étudiantes et étudiants à l'intérieur ou à l'extérieur de la classe. Les séances de tête-à-tête via Teams visent à atténuer ce stress dans une certaine mesure, mais elles sont un mauvais substitut au vrai contact.

Aujourd'hui, nous sommes appelés à agir en tant que premières personnes-ressources alors que nos étudiantes et étudiants sont en difficulté. Nous faisons de notre mieux pour relever le défi de l'apprentissage à distance en utilisant les plateformes mises à notre disposition. Il est pourtant indéniable que, cette année plus que jamais, la relation professeure/professeur-étudiante/étudiant dépend de notre capacité à fournir un soutien émotionnel autant qu'intellectuel dans la salle de classe virtuelle. Nous nous posons la question, dans un contexte où l'enseignement à distance peut être source de stress aigu, jusqu'à quel point la technologie peut-elle nous aider à répondre aux besoins mentaux, affectifs et universitaires de nos étudiantes et étudiants?



Comment faire du théâtre sans se rassembler?

Katia Talbot

Au printemps, alors que l'Université cherchait à définir les modalités de l'enseignement à distance pour les mois à venir, les craintes se sont immédiatement traduites au Département d'art dramatique par la question suivante : « Comment apprendre et enseigner le théâtre sans être en présence les uns des autres? En présence les uns *aux* autres? »

Après de nombreux échanges avec le décanat et les diverses instances universitaires, puis la mise sur pied d'un protocole structuré imposant distanciation, port du masque, lavage de main et prise de température afin de répondre aux exigences sanitaires de la province, c'est avec le plus grand des soulagements que nous avons eu la confirmation à l'été que notre enseignement pourrait avoir lieu en présentiel à l'automne 2020. Sans discréditer les mesures mises en place, dire qu'elles ont une incidence sur l'enseignement et l'expérience que vivent étudiantes, étudiants et membres du corps professoral est un euphémisme, c'est le moindre que l'on puisse dire. En effet, comment penser l'apprentissage du jeu d'actrice et d'acteur sans la possibilité des interactions de proximité entre ces dernières et ces derniers, sans voir l'expression du visage de son collègue caché par un masque? L'apprentissage du jeu théâtral est expérientiel par essence. Si l'apprentissage qui se construit à travers de multiples techniques de jeu visant à entraîner le corps, la voix et l'imaginaire peut tendre à court terme vers l'exercice solo dans les circonstances actuelles, comment expérimenter la qualité de la *présence scénique* sans spectateur? Ce je-ne-sais-quoi qui émerveille et rend le public captif, cette caractéristique si subtile du jeu de l'actrice et de l'acteur qui rend la performance magique? Comment penser un théâtre sans son public? Grotowski disait que « la définition minimale du théâtre est tout entière contenue dans ce qui se passe entre spectateur et acteur. Toutes les autres choses sont supplémentaires.¹ »

Tant pour les professeures, professeurs, étudiantes et étudiants, le semestre fut houleux. Planante, cette crainte de faire tout ça pour... rien? Sans trop s'en parler, nous

avons, je crois, tous croisé les doigts pour le maintien de la phase jaune afin que les cohortes de 1^{re}, 2^e et 3^e années puissent au moins présenter leurs classes ouvertes devant leurs collègues du baccalauréat à la fin novembre. Aussi avons-nous ardemment espéré le retour à la phase jaune pour la diffusion du spectacle des finissants, *Ne jamais nager seul*, en décembre. Seize spectatrices et spectateurs dans une salle de quatre-vingts places, une expérience, malgré toutes les contraintes, réussie grâce au désir et à la résilience incroyable de tout un département. Un petit miracle à guichet fermé.

Récemment, un collègue qui enseigne dans une école de théâtre au Québec m'a très justement partagé : « En voyant mes étudiants l'autre jour faire une classe ouverte sans public devant six professeurs, je me suis dit qu'on faisait ça pour la suite du monde un peu. Dans un bon sens. Je pense qu'on va avoir besoin de nous quand on va se sortir de tout ça. » À l'instar de ce dernier et à la suite de l'expérience vécue ce semestre au Département d'art dramatique, je répondrai à qui en douterait que les écoles de théâtre et toutes les écoles de beaux-arts du pays demeurent, à travers la pandémie, des incubateurs essentiels pour les créatrices et créateurs de demain. Des créatrices et créateurs dont notre société ébranlée aura grandement besoin. Bref, des créatrices et créateurs qui sauront s'inscrire et réinventer un peu le monde.

¹Jerzy Grotowski, *Vers un théâtre pauvre*, Actes Sud, 1995, p. 31.



Comment enseigner les arts visuels en temps de pandémie

Julie Forgues

Enseigner les arts visuels en temps de pandémie fut tout un défi. Toutefois, le Département des arts visuels a su le surmonter avec créativité et ampleur. Comme tout autre enseignement sur le campus, la pandémie nous a fait repenser nos méthodes pédagogiques et nos façons de faire en présentiel et à distance. Trois changements en ont découlé : de plus petits groupes pour nos cours en présentiel, un enseignement plus individualisé et une exposition des finissantes 2020 en ligne.

Le nombre d'étudiantes et d'étudiants dans nos cours a été réduit afin que nous puissions nous conformer aux mesures de sécurité prescrites par le ministère de la Santé. Nous n'avons donc pas eu le choix d'offrir nos cours en présentiel uniquement aux étudiantes et aux étudiants inscrits à nos quatre programmes, soit le baccalauréat en arts visuels, le baccalauréat appliqué en design d'intérieur, la mineure en arts visuels et le baccalauréat en arts visuels (orientation enseignement). Toutefois, les étudiantes et étudiants des autres programmes ont tout de même pu suivre nos cours ARVI offerts à distance, soit en histoire de l'art et en arts médiatiques. Avec des groupes plus petits (mais quand même à capacité « COVID »), le bienfait s'est vu refléter à deux niveaux : davantage de pratique et de technique durant les sessions de cours et un enseignement plutôt individualisé.

Puisque la composante « théorique » des cours ne pouvait être donnée en présentiel, les professeurs et les professeurs d'atelier ont opté pour un format hybride. De ce fait, Clic s'est révélé un outil utile afin d'y déposer tous les documents et les enregistrements des présentations asynchrones (numériques, vidéos, audios, etc.). Ces outils pédagogiques ont permis d'éliminer la répétition qu'on peut parfois remarquer dans nos cours d'atelier (explications de techniques, de théories, de concepts, etc.). Les étudiantes et les étudiants pouvaient donc visionner ces ressources en tout temps afin de se familiariser avec les contenus et donc arriver au cours bien préparés et déjà prêts à passer à la pratique comme telle. Cette façon de faire a aussi permis de faciliter la compréhension et d'atteindre une meilleure progression aux niveaux technique et

conceptuel. Certaines sessions ont aussi été offertes en mode synchrone pour des présentations, le retour sur des lectures et des discussions sur l'avancement de projets pratiques. Le résultat, c'est que les cours en présentiel se sont transformés uniquement en cours pratiques : démonstration et approfondissement de techniques et de travail même en cours. Le corps professoral a ainsi été en mesure de voir comment les étudiants travaillaient, ce qu'un manque de temps et d'espace ne permettait pas toujours auparavant.

En ce qui a trait à une pédagogie plus individualisée, le plus petit nombre d'étudiantes et d'étudiants dans les groupes nous a permis de les rencontrer plus souvent en suivant les mesures de la Santé publique, bien évidemment. Nous avons pu aussi avoir un plus grand nombre de rencontres individuelles hors cours, ce qui nous a permis de poursuivre la compréhension des techniques et de capter les défis, les difficultés et la motivation de nos étudiantes et étudiants. Cela a aussi favorisé davantage un lien de complicité entre le corps professoral et eux.

Par ailleurs, nous avons également dû transformer l'exposition des finissantes 2020 en format numérique, ce qui s'est avéré tout un défi. Les deux étudiantes finissantes, Savannah Beupré et Kimberley Vallillée, n'avaient pas eu le temps de terminer leurs projets lorsque le campus a fermé ses portes à la session d'hiver 2020. Cette fermeture soudaine a créé une anxiété d'envergure, mais avec l'aide des professeurs Jennifer Bélanger et Julie Forgues, elles ont transformé toutes les œuvres en format numérique pour concocter une exposition virtuelle. Cette dernière, qui ne pourra toutefois jamais être remplacée par une exposition en présentiel, a tout de même mis en valeur le fruit de leur travail, qui est toujours accessible en ligne.

En somme, même si nous avons travaillé avec une anxiété constante de retour à la phase rouge et que les plans de contingence deviennent réalité, nous avons relevé le défi et créé un environnement sécuritaire et propice à l'évolution artistique des étudiantes et des étudiants. Avec la pratique primée durant les sessions en présentiel, et un enseignement plus individualisé, les étudiantes et les étudiants se sont avérés des plus réceptifs et étaient très ravis de pouvoir créer dans les ateliers en mode présentiel, ce qui laissait un brin de normalité dans leur vie. Cette présence dans les ateliers fut donc fort appréciée, autant par les étudiantes et les étudiants que par le corps professoral.



La pandémie et le délire des couleurs

Anahita Shafiei

Le 31 décembre 2019, pendant que quasiment tous les pays du globe, chamarrés d'ornements rayonnants et multicolores, se préparaient à fêter le réveillon du jour de l'An, les autorités sanitaires chinoises et l'Organisation mondiale de la santé (OMS)¹ révèlent au grand public l'existence d'une épidémie de pneumonie d'origine inconnue. À peine trois mois plus tard, l'épidémie de COVID-19 franchit le cap des 100 000 cas contaminés, avant d'être déclarée pandémie par l'OMS, qui demande aux gouvernements d'imposer des mesures de protection qui seront essentielles pour prévenir la propagation du virus.

C'est ainsi que, très vite, ici comme ailleurs, face à cette urgence de santé publique et malgré une compréhension plus ou moins nette de la situation, l'hygiène préventive est privilégiée et que l'on se trouve, du jour au lendemain, confiné.

Énormément perturbé par l'existence d'un dangereux virus, traumatisé par l'image de la mort, menacé par le risque de perdre ses proches, préoccupé par l'incertitude des conséquences financières et des éventuelles instabilités sociales, on est resté figé, du matin au soir, devant les écrans, et on s'est laissé envahir, perpétuellement, et terrifié par les informations troublantes, par l'émergence des mots étranges et incompréhensibles, ainsi que par des chiffres terriblement effrayants et alarmants et que l'on a fini, malgré soi, par broyer du noir.

Dans ces sombres moments de « prévention collective », de « crise d'angoisse surdimensionnée », d'« ignorance absolue » et d'« obscurité intérieure », grâce à notre inévitable instinct impulsif de résistance, de subsistance et de survie, le confinement imposé a évoqué en nous une envie cruciale et un besoin vital de désirer et de rechercher la lumière. C'est pourquoi, lorsque sont apparus les premiers dessins d'arc-en-ciel accompagnés du slogan « ça va bien aller », on s'est tout de suite laissé emporter par le courant coloré de ce mouvement qui a été lancé en Italie, un des pays les plus touchés par la pandémie, et on s'est émerveillé à imaginer la transition continue de couleurs de ce phénomène céleste qui, depuis la nuit des temps, n'a cessé de fasciner l'humain.

Par contre, si on a opté pour l'arc-en-ciel, ce n'était pas pour arrêter la propagation du virus à l'aide de phénomènes surnaturels, ni pour être irrationnels ou superstitieux, encore moins pour faire l'autruche ou pour nier les difficultés face au fardeau, mais tout simplement parce qu'à travers ce message d'espoir et d'encouragement dont on avait besoin, on prenait le plaisir d'imaginer les rayons solaires de lumière blanche

qui pouvaient traverser des gouttes de pluie et étinceler, voire illuminer, notre existence désespérée et rayonner sur les ténèbres de notre solitude imposée par le confinement. En réalité, dans leur non-existence matérielle, les couleurs ont remplacé les mots incohérents et chaotiques, ainsi que les chiffres insignifiants et effrayants qui nous envahissaient et que l'on refusait d'admettre. Dans ce sens, les couleurs nous ont permis de mieux nous accommoder au volume d'informations, de nouvelles définitions, recommandations et restrictions.

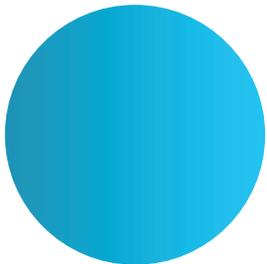
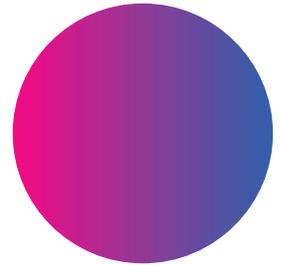
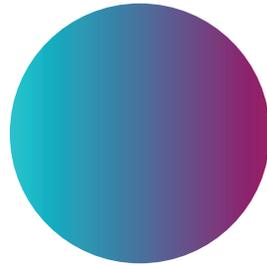
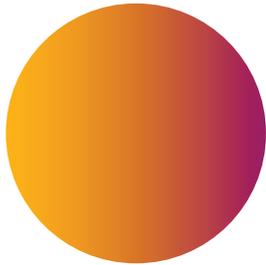
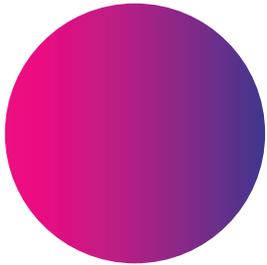
En réalité, on a choisi le rouge, parce que l'on était rouges de colère par crainte de tomber dans le rouge, mais aussi pour l'envie de rougir de plaisir. Le jaune, non pas parce que l'on était obligé de rire jaune, ni pour l'envie de franchir la ligne jaune, mais parce qu'il symbolise le blé, le miel, l'or et la lumière. Le vert, parce que l'on n'avait pas le droit de sortir de la ville, de se mettre au vert, que l'on pensait que l'herbe était peut-être plus verte ailleurs et que l'on a finalement décidé de tenter d'avoir la main verte. Le bleu, parce que l'on avait une peur bleue du fardeau, qu'à force de se faire des illusions, on nageait dans le bleu, mais aussi parce que l'on venait de découvrir les talentueux cordons-bleus confinés que l'on était. D'autant plus qu'en polluant moins, on commençait à apprécier notre planète bleue. L'orange, pour la chaleur, la vitamine C, aussi parce que la terre serait bleue comme une orange,² qu'aux contes violets, il fallait y croire et que l'indigo, cette « septième couleur » de l'arc-en-ciel, il fallait la voir.

À bien y regarder, les autorités utilisent aussi cette exaltation et cet enthousiasme pour les couleurs et d'ailleurs, le plan de rétablissement du gouvernement³ est aussi basé sur des couleurs, afin de représenter les différentes phases, les distinguer les unes des autres et définir les spécificités des mesures sanitaires et les recommandations de la Santé publique à respecter. C'est ainsi qu'en cette période exceptionnelle, les couleurs sont omniprésentes autour de nous. Elles évoquent notre état d'esprit et nos sentiments qui circulent, et ce bien malgré nous, entre le plaisir jaune des libertés et des droits, le désagrément orange des interdictions et des défenses, la crainte rouge du retour du danger, tout en espérant avoir le fameux feu vert nous permettant enfin un retour à la normale.

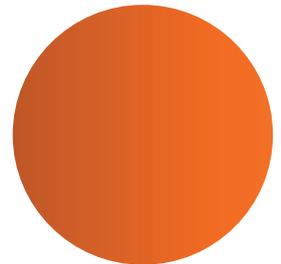
1. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/05/12/coronavirus-de-la-chauve-souris-au-deconfinement-la-chronologie-de-la-pandemie_6039448_4355770.html

2. Paul Éluard, *L'Amour la poésie*, Éditions Gallimard, 1929.

3. <https://www2.gnb.ca/content/gnb/fr/corporate/promo/covid-19/retablissement.html>



Dans ce contexte de brouillage et de dépendance affective aux couleurs, dans le but d'alléger le poids du fardeau que représente la pandémie, la décolorer, on pourrait adopter pour l'absence de couleur, pour la couleur du support : le blanc.



Blanc, pour son innocence, pour le sucre en poudre sur les gâteaux, pour la neige, les nuages.

Parce que j'aime les nuits blanches, l'amour.

Parce que j'aime les drapeaux blancs, la paix.

Parce que j'aime les blouses blanches, la vie.

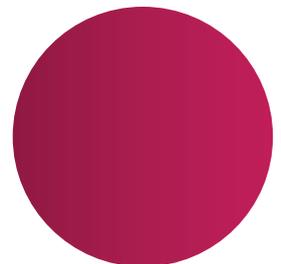
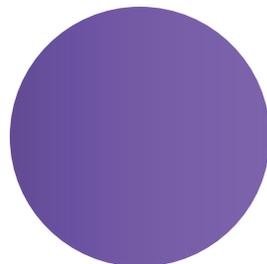
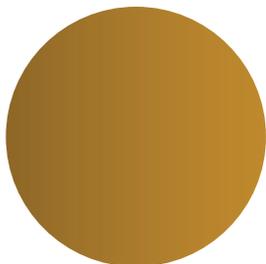
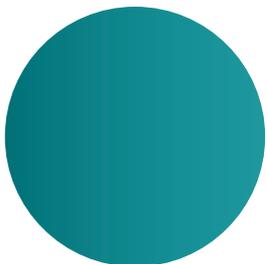
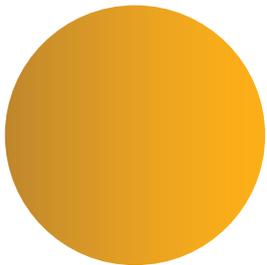
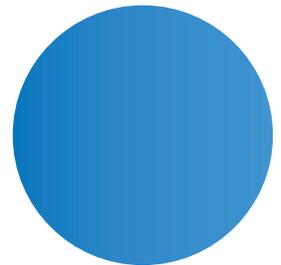
Parce que j'aime les cartes blanches, la liberté.

Parce que j'aime le vin blanc, le plaisir.

Parce que j'aime voir la vie en blanc, l'espoir.

Parce que j'aime le lait, l'enfance

Et parce que bonnet blanc ou blanc bonnet, quand je pars de but en blanc, je finis toujours par avoir un énorme blanc et parce que ...





Relire *La Peste* d'Albert Camus en période de pandémie : retrouver l'humain au-delà des origines et des différences

Daouda Diarra

Doctorant

La pandémie de COVID-19 a provoqué une crise émotionnelle chez plusieurs personnes. Ne sachant plus sur quoi compter ni à quoi se fier, confinée seule dans sa maison, chaque personne essaye de trouver une attache qui, aussitôt trouvée, s'associe à l'ennui. Aucune activité ne semble répondre à l'aspiration de s'arracher de ce monde de l'ennui créé par la pandémie. À cet ennui s'associe l'incertitude qui crée la panique. L'incertitude de soi d'abord, car tout le monde est suspect à cause de la théorie du porteur asymptomatique, l'incertitude de revoir certains parents, amis et collègues. Partout, tout le monde ne parle que de la pandémie tout le temps. Le discours médical montre rapidement ses limites proposant d'une part, des solutions et confirmant d'autre part, l'incertitude liée à l'efficacité de ces dernières. Dans cette atmosphère d'ennui et de panique, la lecture de *La Peste* d'Albert Camus permet de trouver quelque chose à quoi s'accrocher.

En tant qu'étudiant international, vivant seul dans un pays que j'ai découvert il y a à peine cinq ans, sans aucune personne relevant de ma famille immédiate, *La Peste* a été mon livre de chevet pendant la pandémie. Ce précieux roman m'a permis de comprendre la maladie, d'analyser ses actions et ses comportements, et de me faire une idée sur sa fin. Mais au-delà de tout cela, il m'a surtout permis de trouver un personnage auquel chaque étudiante internationale ou étudiant international dans ma situation pourra s'identifier.

J'ai découvert la complexité des rapports humains au-delà du sang et compris que la patrie de l'humanité est au cœur de l'humain. J'ai surtout appris à mesurer le poids de la distance et l'importance des amis et des collègues. J'ai compris que l'humanité entière est liée à un destin commun, j'ai mesuré l'ampleur des mouvements communs, des gestes communs et des actions communes. J'ai eu la précieuse occasion de comprendre que le destin de chaque être se joue là où il se trouve avec celles et ceux de qui il est entouré. Le soutien de mes amis, de mes camarades de classe, de mes professeurs et professeurs m'ont fait comprendre qu'on n'a pas que des parents consanguins.



C'est alors que je me suis tourné vers Camus, vers sa notion d'imminence, sa volonté de vivre comme si on allait mourir demain. J'ai donc conclu que l'avenir n'existe pas et que, même s'il existait, il dépendrait du présent. J'ai conclu que le devoir de chaque personne, sans jamais oublier ni son village, ni sa ville, ni sa province, ni son pays d'origine, est d'aimer là où il vit. J'ai alors compris Raymond Rambert, ce personnage de *La Peste* d'Albert Camus. Rambert, parti en mission à Oran, ville de la côte algérienne, s'y trouve bloqué. L'état de peste est déclaré et la ville se ferme sur lui, l'empêchant ainsi de repartir à Paris.

Rambert tente par tous les moyens de s'échapper. Pour Rambert, il n'a rien à faire à Oran et ne mérite pas de souffrir le martyre avec les Oranaises et Oranais : « Il avait touché le directeur du cabinet préfectoral et lui avait dit qu'il n'avait pas de rapport avec Oran, que ce n'était pas son affaire d'y rester, qu'il se trouvait là par accident et qu'il était juste qu'on lui permit de s'en aller, même si, une fois dehors, on devait lui faire subir une quarantaine.¹ »

L'épidémie de la peste n'est pourtant pas que négative. À en croire Camus et son personnage Raymond Rambert, elle apparaît comme l'un des plus excellents moyens d'intégration. Comment se séparer d'un lieu où on aurait vécu une si dure expérience? La réaction de Rambert nous en fournit la réponse. Après plusieurs semaines de tentatives, en vain, il réussit à accéder à la sortie de la ville, mais il ne peut pas partir : « J'ai toujours pensé que j'étais étranger à cette ville et que je n'avais rien à faire avec vous. Mais maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non.² »

J'espère que chaque individu, partout où il se trouve en ce moment, aura le courage de cultiver le sentiment d'être chez soi. L'humain est né de la terre et il doit se sentir chez lui et en sécurité partout sur cette planète mère.

Bibliographie

- Camus, Albert, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947, 279 pages.
 Lévi-Valensi, Jacqueline (dir.), *Albert Camus, œuvres complètes, V. I, Révolte dans les Asturies, L'Envers et L'Endroit, Noces, L'Étranger, Le Mythe de Sisyphe, Caligula (de 1931 à 1944)*, Paris, Éditions Gallimard, 2006, 1463 pages.
 Corin, Ellen, « Entre le même et l'autre, l'altérité comme passeur », *L'information psychiatrique*, volume 89 (été 2013), p. 345-442.
 Jodelet, Denise, « Les formes et figures de l'altérité » dans Margarita Sanchez-Mazas et Laurent, Licata, *L'autre : Regards psycho-sociaux*, Grenoble, Les Presses de l'Université de Grenoble, 2005, 416 pp.

1. Albert Camus, *La Peste*, Paris, Gallimard, 1947, p.82.
 2. *Idem*, p. 190.





S'intégrer à distance : les défis d'une nouvelle professeure à l'heure de la COVID-19

Anne Lachance

Lorsque que l'on intègre un nouveau milieu de travail, il y a toujours une phase d'adaptation : on rencontre plusieurs nouvelles personnes, on apprend comment réaliser de nouvelles tâches, et on se familiarise avec les codes et les façons de faire de notre nouvel établissement d'enseignement. En contexte de pandémie et de travail à distance, cette intégration doit également se faire, mais les défis sont plus nombreux.

Un premier défi pour moi a été d'apprendre comment enseigner en contexte de pandémie. Avant de me joindre à l'équipe de l'École des hautes études publiques comme professeure adjointe cet été, j'avais enseigné quelques cours à l'Université Queen's. Cependant, puisque les normes en matière de planification de cours varient d'une université à l'autre, j'avais beaucoup à apprendre. De plus, je n'avais jamais donné un cours à distance et je n'étais pas non plus familiarisée avec l'utilisation de certains des logiciels privilégiés par l'Université de Moncton. Il a fallu beaucoup de travail et de flexibilité pour apprendre ces nouvelles compétences avant le début des classes. D'autres défis pédagogiques sont également apparus en cours de route. En particulier, la formule d'enseignement à distance transforme les interactions avec les étudiantes et les étudiants, car on ne peut pas voir leurs réactions aux sujets abordés. J'apprends donc à adapter mes interventions et à demander davantage de rétroaction pendant les cours.

Mon second défi lié à la pandémie a été géographique. Lorsque j'ai reçu la nouvelle de mon embauche en juin, la pandémie faisait rage au pays et les restrictions à l'entrée du Nouveau-Brunswick étaient en place depuis plusieurs mois. Or, j'habite dans la ville de Kingston, en Ontario, à plus de 1 200 km de Moncton. En temps normal, j'aurais pu prendre l'avion, séjourner quelques jours au Nouveau-Brunswick pour choisir un logement et emménager avant la fin de l'été. Dans le contexte actuel, un déménagement

d'une province à l'autre est plus compliqué. Entre autres, il est impossible de visiter le Nouveau-Brunswick sans passer deux semaines en quarantaine. La location d'un appartement doit donc être faite sans l'avoir visité au préalable, et ce, dans un contexte de crise du logement locatif à Moncton.

Heureusement pour moi, le travail se fait à distance cette année, mais en attendant de déménager, je suis en décalage horaire avec Moncton et mes contacts sociaux sont plus limités que si j'avais été sur place plus tôt. Il y a d'ailleurs de nombreux collègues que je n'ai pas encore eu la chance de rencontrer. De plus, le format à distance en ligne transforme la façon dont j'interagis avec les collègues que je connais, car je ne peux pas socialiser sur l'heure du midi ou au détour d'un couloir comme cela pouvait se faire avant la pandémie.

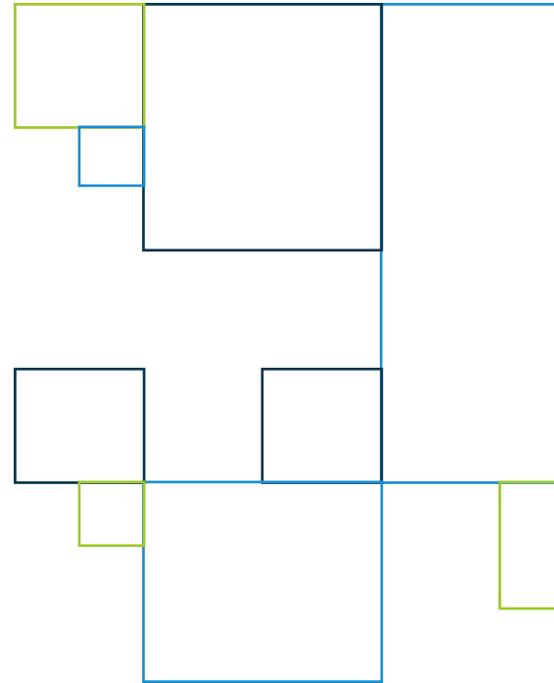
Malgré ces défis causés ou exacerbés par la COVID-19, j'ai eu beaucoup de chance. J'ai d'excellents collègues, qui m'ont offert leurs conseils, ont répondu à toutes mes questions et ont partagé leurs propres plans de cours pour m'aider à préparer les miens cet été. Notre équipe se rencontre également très régulièrement sur Microsoft Teams, ce qui facilite mon intégration, car cela me permet de maintenir un contact régulier avec les collègues de mon secteur. L'administration de la faculté a également été très compréhensive. Mes prochaines années à l'Université de Moncton s'annoncent donc très belles et j'ai également bon espoir que les défis liés à la COVID-19 s'amenuiseront ou disparaîtront sous peu.

PERSPECTIVE DU PERSONNEL ADMINISTRATIF

La pandémie a touché non seulement les membres du corps professoral et la communauté étudiante; elle a aussi eu un profond impact sur le travail de l'ensemble des membres du personnel, y compris le personnel administratif. Marise Dupuis et Claudette Gallant travaillent à la Faculté depuis bon nombre d'années et s'occupent, entre autres, des dossiers étudiants. Nous nous sommes entretenues avec elle pour savoir de quelle manière la pandémie avait bouleversé leurs habitudes de travail, comment elles se sont habituées au travail à domicile, puis comment elles ont réussi à maintenir le contact avec les collègues ainsi que les étudiantes et étudiants.



Entretien avec Marise Dupuis
Adjointe administrative, pavillon Taillon



Le changement principal a été pour moi le côté des dossiers étudiants. J'ai dû m'habituer à travailler plus avec la technologie. Je travaillais déjà beaucoup avec la technologie, mais je travaillais encore beaucoup avec le bon vieux papier. Pour mes dossiers étudiants, j'ai dû informatiser les grilles de programmes (les mettre à jour à l'ordinateur), remplir le formulaire à l'ordinateur (mises à jour, changements de notes, exemptions et équivalences).

Le contact avec les étudiantes et étudiants était un autre changement. Quand ils avaient besoin d'aide avec leur horaire, leur choix de cours et leur programme, par exemple. Je recevais beaucoup de courriels, mais ce n'était pas évident de tout expliquer par courriel; ça pouvait prendre quelques courriels ou même des appels et des rencontres Teams. Nous nous sommes habituées, mais ce n'est pas évident de ne pas avoir de contact direct avec les étudiantes et étudiants en face à face. Ils étaient habitués à cela et même eux appréciaient le temps qu'on leur donnait en personne.

Pour le travail à la maison comme tel, je me suis adaptée très bien. Du côté des avantages, pour les périodes très occupées dans mon genre de travail, il y avait beaucoup moins d'interruptions des gens qui passaient dans les corridors et qui arrêtaient des fois pour une petite jasette, qui est quand même le fun, mais pour laquelle je n'ai pas toujours le temps.

Je trouvais qu'en travaillant à la maison, je pouvais accomplir plus de choses parce qu'il y avait moins d'interruptions. Mais ça peut aussi être un inconvénient pour moi, parce que je ne prenais pas de pauses et je me rendais compte que je travaillais une partie de mes heures de dîner sans arrêter (donc je travaillais plus).

Du côté personnel, pas besoin de me lever aussi tôt pour me déplacer vers le travail et je peux être à la maison plus tôt en fin de journée.

Au début, c'était un peu inconvénient. J'ai dû récupérer mes dossiers du bureau et à la maison je n'avais pas de classeur pour mes dossiers, j'avais des boîtes un peu partout; donc du côté organisation,

j'ai moins aimé l'environnement. J'avais quand même un bureau (meuble) bien installé pour travailler.

Pour le contact étudiant, nous avons beaucoup communiqué par courriel, quelques-uns ont communiqué par Teams et j'avais aussi accès à ma ligne de téléphone du bureau par l'entremise de mon ordinateur; donc ils pouvaient me joindre par téléphone.

Avec les collègues de travail, ça a été la même chose, nous communiquions par courriel, Teams ou téléphone, mais ce n'était pas la même chose. Moi j'aimais bien avoir un bonjour le matin quand les gens arrivaient au travail le matin et bonsoir et bonne fin de journée le soir en quittant le travail. La santé mentale peut certainement avoir été touchée, surtout pour les personnes qui se trouvaient seules à longueur de journée et qui vivaient seules à la maison.

J'ai très hâte de revenir à la normale si on peut se permettre le terme...



Entretien avec Claudette Gallant
Secrétaire administrative, pavillon des Arts

Au début, c'était un peu comme des vacances, nous étions à la maison, nous ne savions pas trop... après nous sommes allées chercher nos ordinateurs. Je n'avais pas Internet à la maison, alors il a fallu que je m'occupe de cela. J'ai appelé Rogers et il a fallu que je trouve comment connecter Internet à la maison, sans technicien (juste la boîte livrée par Rogers)! J'y suis arrivée.

Tout s'est super bien passé une fois qu'Internet a été branché à la maison. Par exemple, les techniciens de la DGT ont fait un travail incroyable pour nous donner exactement le même accès à la maison qu'au bureau. En gros, mes outils de travail ne changent pas. Même mon téléphone est branché à ma ligne de bureau, donc je peux répondre à toutes les demandes étudiantes.

Le pire était dans les sessions de rush lorsqu'il fallait envoyer des informations rapides au Registrariat – la numérisation des documents n'était pas aussi rapide ou simple parce que même si je me suis achetée une imprimante, celle-ci ne numérise pas comme les machines à l'université.

Il a fallu créer un coin bureau dans mon salon (j'ai pris ma table de cuisine puis j'ai placé ça dans mon salon et on s'est habitué et maintenant c'est toujours comme ça).

Je n'avais jamais imaginé en 33 ans de carrière à l'université (depuis 1988) la possibilité de travailler à la maison. Pour nous, ce n'était jamais une option. C'est vraiment super et ça permet de faire des tâches ménagères pendant les pauses de travail. Souvent, je commençais à travailler à 7 h du matin et je continuais jusqu'à 6 h le soir. Mais je me suis rendu compte que j'étais plus efficace et que je me sentais moins submergée si je respectais les heures de travail habituelles, même à la maison.

Depuis la pandémie, il y a beaucoup plus de flexibilité dans la possibilité de travailler à la maison, même si je suis de retour à l'université et que j'adore mon travail au bureau. Je sais que l'hiver, j'ai l'option de ne pas monter pendant une tempête qui commence l'après-midi, parce que la faculté a fait l'effort nécessaire pour nous trouver des portables nous permettant de travailler de la maison dans l'éventualité d'une phase de confinement ou d'impossibilité de se rendre au travail. Je sais que ça n'a

pas été le cas pour toutes les secrétaires de toutes les facultés et pour nous c'est vraiment un geste important parce que ça nous assure une possibilité de travailler, peu importe les phases. Étant donné la situation économique, c'est vraiment apprécié parce que le plus important c'est de pouvoir faire notre travail.

Même de retour à l'université, ce n'est pas de retour à la normale. Nous ne mangeons pas ensemble, les secrétaires, comme avant. Le contact étudiant n'est plus aussi fréquent et ne prend pas la même forme. Par exemple, je mobilise davantage Teams et les courriels, mais je m'assure de garder le contact le plus possible. J'aime beaucoup mon travail de gestion des dossiers étudiants et j'aime que les étudiants soient au courant de ce qui se passe dans leurs dossiers.

L'ÉTUDIANTE ET L'ÉTUDIANT UNIVERSITAIRE ET LA DISTANCE DU VIRTUEL

Crédit photo Lucia Choulakian

Joël Dubé

Étudiant, Faculté des arts et des sciences sociales

Une roche ricochant sur l'eau la perturbe grandement! C'est un peu ce qu'a vécu le monde depuis l'arrivée de la COVID-19 au sein de ses collectivités. Les répercussions sont nombreuses et elles ont des impacts, à certains degrés, sur les citoyens et citoyennes. C'est pourquoi il est intéressant de s'interroger au sujet de l'expérience étudiante en temps de pandémie mondiale. De ce fait, cette réflexion portera sur les étudiantes et étudiants universitaires vivant actuellement cette nouvelle réalité. Depuis mars 2020, le virtuel comble les journées de la communauté universitaire; une réalité qui semblait éphémère est devenue l'immuable quotidien de ses membres. Tout au long de cette réflexion, le but sera d'apporter une compréhension de la réalité estudiantine par le moyen de ma propre expérience étudiante.

D'abord, le quotidien vécu par les étudiantes et étudiants universitaires est devenu en grande partie uniquement virtuel. Malgré la proximité que procure l'enseignement à distance, les étudiantes et étudiants n'ont jamais ressenti une distance si importante face à l'université. Il est simple de comprendre pourquoi la majorité des étudiantes et étudiants évoque ces propos. Tout d'abord, une vaste portion des étudiantes et étudiants poursuivant une éducation universitaire la réalise à partir de la maison. Dans de nombreux cas, elles et ils résident dans une région éloignée ou un pays différent de l'université. Il est donc normal qu'une distance se fasse ressentir lorsque l'université n'est pas à proximité. Suivant cet ordre d'idées, le quotidien redondant d'une étudiante ou d'un étudiant assistant à des cours à distance, réalisant des travaux et révisant des notes de cours assis devant le même ordinateur provoque une absence de proximité avec l'établissement attribuable à un environnement interchangeable.

Ensuite, le passage au sein d'un établissement postsecondaire est habituellement synonyme d'expériences, de découvertes et de proximité. « L'homme est un animal social », citation d'Aristote qui illustre bien une des vertus de la vie en société. Cependant, restreints au sein de leur demeure, ces jeunes adultes ne goûteront pas à l'expérience sociale d'une étudiante ou d'un étudiant universitaire. Les mesures sanitaires mises en place pour diminuer la propagation de la COVID-19 anéantissent toutes possibilités d'interactions physiques au sein de la communauté étudiante. Ainsi, il semble contradictoire d'affirmer qu'en 2020 les étudiantes et les étudiants ont une expérience sociale universitaire de qualité. Néanmoins, il ne faut pas négliger la main que l'établissement tend aux étudiantes et étudiants.

Par la suite, il en convient que l'enseignement à distance porte un chapeau bien différent de celui en présentiel. Une fois de plus, le manque de proximité, mais cette fois entre les membres du corps professoral et la population étudiante, a des répercussions d'autant plus importantes. À l'origine, le mode d'enseignement magistral était la méthode la plus répandue, mais il est très difficile de la transposer à l'enseignement à distance. En fait, bon nombre d'étudiantes et d'étudiants ont observé une charge de travail beaucoup plus importante comparativement aux années précédentes. Suivant cette observation, nous pouvons aussi noter que la majorité des étudiantes et des étudiants prennent la décision de ne pas interagir avec la professeure ou le professeur, que ce soit verbalement ou visuellement. De ce fait, le caractère impersonnel de l'enseignement virtuel, aussi rigoureux soit-il, crée inévitablement une distance entre les professeures et professeurs et leurs étudiantes et étudiants.

En conclusion, la réalité que présente l'enseignement à distance représente pour l'étudiante et l'étudiant une adaptation majeure, surtout en ce qui a trait à la proximité des divers niveaux. L'expérience étudiante est quand même très enrichissante et essentielle au développement de futurs citoyens et citoyennes. Elle leur permet de devenir davantage des personnes indépendantes, responsables et dédiées à leur propre réussite tout en proposant son lot d'adaptation. Enfin, il est évident que l'enseignement à distance possède différentes facettes à sa réalité, mais il n'empêche que la source de ses plus grandes remarques provient de la distance virtuelle.



Paul Curtis

Professeur à la retraite, Département d'anglais

Le romancier David Mitchell fait une excellente observation dans *Utopia Avenue* (2020), sa plus récente parution. Le personnage Jasper de Zoet, un guitariste rock de grand talent, repense à son séjour dans une clinique psychiatrique néerlandaise en se disant : « *Time is what stops everything happening at once* » « Le temps, c'est ce qui permet d'éviter que tout se passe d'un seul coup » (Knopf, 121). Cette manière de définir le temps comme une séquence qui impose de l'ordre m'apparaît à la fois brillante et pertinente en ce moment, puisqu'il semble que la pandémie ait arrêté le temps – ou à tout le moins en a ralenti la progression – le jour où tout semblait de vie normale a pris fin le vendredi 13 mars 2020.

La Faculté des arts et des sciences sociales a été durement touchée par la pandémie, et bon nombre des aspects de la vie universitaire que nous tenions pour acquis – le fait de pouvoir partager le pouvoir des mots dans une salle de classe, par exemple – se sont complètement effondrés. Nous avons vécu l'expérience d'enseigner pour la première fois sur Zoom ou sur Microsoft Teams et avons connu toutes les angoisses qui en découlent – dont l'anxiété de ratage, dite FOBO ou FOMO en anglais. Les cours conçus de manière à être livrés devant un groupe n'ont pas pu être reformulés du jour au lendemain pour être offerts à distance. La beauté des échanges spontanés s'est estompée face à ce médium qui ne nous était pas familier.

La perte du contact humain en salle de classe a fait ressortir l'importance des sujets traités au sein de la Faculté, tout particulièrement les histoires qui constituent nos corpus littéraires et qui forment le cœur de toute littérature. Northrop Frye, natif de Moncton, a fait valoir que nous avons soif d'histoires qui nous permettent de mettre de côté, ne serait-ce que momentanément, toutes les pertes qui marquent notre quotidien. L'isolement que nous vivons n'a fait qu'accroître ce besoin, et la pandémie nous pousse à vouloir partager les choses fondamentales qu'évoque la lecture de récits. On oublie facilement que Shakespeare a vécu pendant la peste bubonique.

L'université doit réagir à cette crise non pas comme le ferait une entreprise, mais à titre d'établissement d'enseignement supérieur. À une époque marquée par une baisse des revenus, les entreprises ont le réflexe de réduire leurs activités et, trop souvent, de sabrer d'abord sa ressource la plus précieuse, son capital humain. L'université doit faire l'inverse. Malgré la réduction du revenu, elle doit investir dans son capital humain : ses étudiantes et étudiants et son personnel enseignant. Si l'université devait procéder à des réductions – un réflexe d'entreprise s'il en est un –, elle amoindrirait le rôle des étudiantes et étudiants et du personnel enseignant et ferait en sorte que le mandat de l'université soit encore plus difficile à réaliser à l'avenir. J'en ai moi-même vécu l'expérience : ces dix dernières années, le Département d'anglais a perdu trois postes menant à la permanence – soit environ la moitié de son corps professoral –

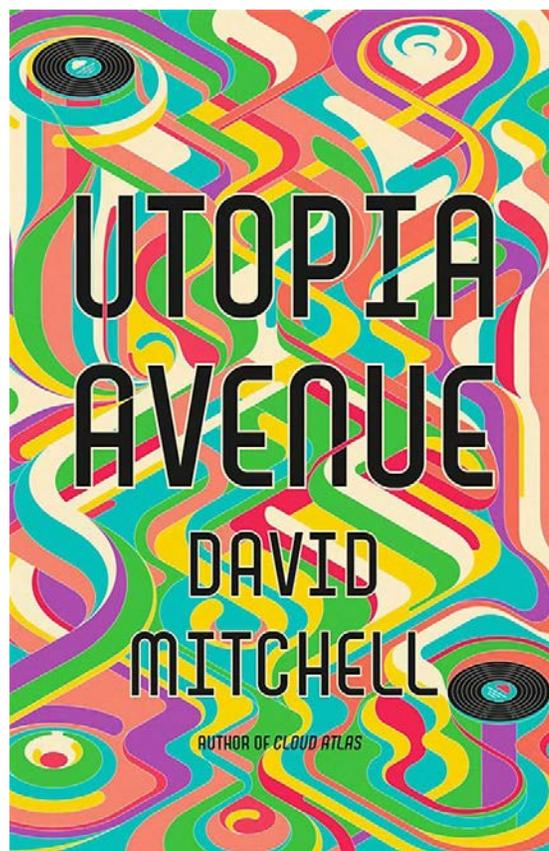
à la suite de départs à la retraite. Je suis persuadé que d'autres départements ont vécu des situations semblables. N'est-ce pas ironique qu'au moment même où l'on constate l'importance de tisser des liens plus forts entre le personnel enseignant et les étudiantes et étudiants, l'administration de cette université choisit de ne pas replacer les départs à la retraite?

J'ai commencé cette réflexion en citant un passage de *Utopia Avenue* de David Mitchell. Ma carrière de professeur s'est terminée l'été dernier après trente années consacrées au Département d'anglais. À l'époque où je faisais mes études à Toronto, je me suis souvent demandé si j'aurais la chance de décrocher un poste dans une université. Quand ma famille s'est installée à Moncton et que je me suis transformé peu à peu en un habitant plutôt typique des Maritimes, j'ai gardé la ferme conviction que c'est un immense privilège de pouvoir lire, penser et enseigner la littérature. De merveilleux professeurs et professeures me l'ont montré en donnant l'exemple : Ray Morrison (Université Carleton), Brian Hepworth (Université York), Ian Balfour (Université York) et Bernard Beatty (Université de Liverpool). La femme admirable que j'ai remplacée en

1990, Sœur Yvonne Chiasson, est décédée l'été dernier.

Aujourd'hui, je m'émerveille devant la vitesse à laquelle le temps passe. À l'avenir, le temps filera sans doute plus vite encore. Mais une chose perdure, et c'est la résilience – la beauté, même – du mandat que s'est donné l'Université de Moncton d'appuyer la renaissance de la culture acadienne sous ses multiples facettes.

Paul M. Curtis, traduit par **Sonya Malaborza**



La musique avec ou sans masque

Richard Boulanger

Lorsque j'ai entendu pour la première fois les mots « synchrone » et « asynchrone » en mai 2020, j'ai cru que je n'allais jamais pouvoir passer à travers ce cauchemar et toute cette « nouvelle normalité » que la pandémie nous imposait. Comme plusieurs de mes collègues, je me suis inscrit aux diverses formations offertes par l'université dans le but de nous préparer à enseigner à distance. Malgré ma bonne volonté, j'ai bien vite compris que ces formations n'allaient m'apporter que frustration et angoisse. Mes compétences dans le domaine informatique étant très limitées, il fallait impérativement que je trouve une solution qui me convienne.

Comme je savais que je devrais donner mon cours d'histoire de la musique à distance, j'ai décidé d'embaucher le technicien du Département de musique, Xavier Richard, et de préparer avec lui une série de dix vidéos qui constituerait la partie asynchrone de mon enseignement. J'ai donc passé la plus grande partie de mon été à adapter ma matière aux nouveaux paramètres technologiques que je commençais à apprivoiser et, je dois l'avouer, à apprécier chaque jour un peu plus.

À la rentrée de septembre, j'avais donc toute ma partie asynchrone de préparée et je pouvais maintenant me concentrer sur ce que je considère comme le plus essentiel dans l'enseignement, le contact avec les étudiantes et étudiants, ce contact qui constitue la raison principale pour laquelle j'enseigne encore, après plus de quarante années. Ces rencontres via la plateforme Microsoft Teams m'ont semblé un peu pénibles au tout début. Est-ce que je serais à la hauteur des défis technologiques? Est-ce que je saurais motiver ma classe? Saurais-je faire de bons liens entre la matière abordée dans les vidéos et le contact en ligne dans la seconde partie du cours? J'ai vite compris que les échanges à distance avaient leurs bons et moins bons côtés. Un des avantages, c'est le fait qu'une seule personne peut parler à la fois. Un des désavantages, c'est justement ce manque d'interaction spontanée que l'on retrouve dans une classe réelle. Pour remédier à ces limites, je prépare pour chacun de mes cours une série de questions que je pose à ma classe suite au visionnement de ma vidéo. Et surtout, j'encourage mes étudiantes et mes étudiants à intervenir le plus souvent possible. Après une heure en ligne, la concentration et la motivation ont atteint leur limite.

Heureusement, j'ai aussi la chance d'enseigner des cours en présentiel. Par leur nature, les cours de formation de l'oreille (dictée musicale et solfège) et de musique de chambre nécessitent un contact direct entre la professeure ou le professeur et l'étudiante ou l'étudiant puisque chacun de ces cours développe à sa façon la musicalité, le « son » de l'interprète. Ce qui m'a frappé, dès le début de ces cours en classe, c'est la discipline quasi monastique que chacune et chacun respectent le plus naturellement du monde : désinfection des pupitres et des chaises, distanciation physique, port du masque, bref, le respect total des consignes sanitaires. Dans ce décor quasi surréaliste, la transmission de la musique me semble encore plus précieuse.

Au-delà de ces conditions, que ce soit à distance ou en classe, la musique reste toujours bien vivante. Ces jeunes étudiantes et étudiants le sentent bien et c'est pourquoi elles et ils poursuivent leur formation de façon positive, que ce soit avec ou sans masque.



La communication, talon d'Achille de l'enseignement à distance

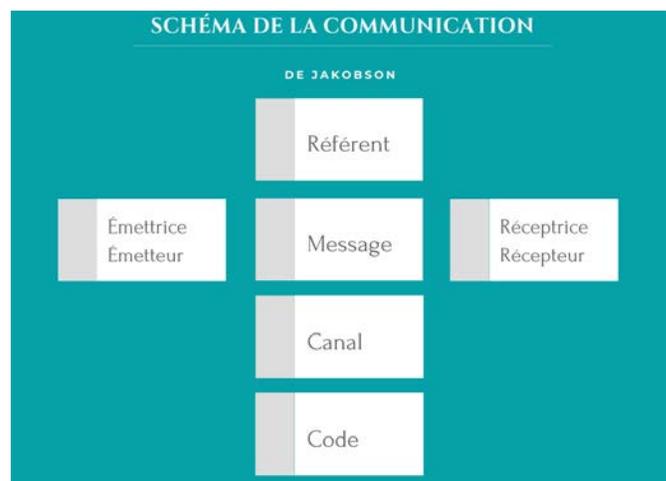
Cynthia Létourneau

Il peut sembler logique que la responsabilité d'une communication réussie et efficace repose sur celle ou celui qui parle, surtout en enseignement. Or, le linguiste Roman Jakobson soutient que six facteurs contribuent à toute situation de communication. Au-delà de la pédagogie, je vous invite donc à imaginer l'enseignement à distance comme étant une situation de communication, situation que nous vivons actuellement, et soulignons-le, en contexte de pandémie mondiale.

L'adrénaline de la rentrée s'étant dissipée, le regard que je pose maintenant sur le déroulement des cours à distance est plus lucide. Force est de constater que, de façon générale, transmettre la matière (message) selon les thèmes prévus (réfèrent) dans le curriculum, de même que communiquer avec les étudiantes et étudiants est tout à fait possible grâce à l'Internet et aux technologies (canal). Alors, qu'est-ce qui cloche? En fait, dans ce cas-ci, le choix du canal ainsi que le rôle des réceptrices et des récepteurs sont des composantes non négligeables. Certes, nos appareils informatiques et électroniques (canal physique) nous permettent de nous rencontrer virtuellement, de nous parler, de nous écrire et de nous voir, en 2D, si notre caméra est allumée, bien évidemment. Établir un lien (canal psychologique) par l'entremise de ces écrans ressemble davantage à une mission impossible à accomplir qu'à un défi stimulant à relever. Dans le cadre du cours de *Communication orale*, j'insiste d'ailleurs sur ce contact entre l'émettrice ou l'émetteur et son public. Peut-être suis-je trop idéaliste, mais ce sentiment d'être toutes et tous ensemble pendant les présentations orales est un objectif auquel je tiens dans ce cours. Ce lien établi avec les réceptrices et les récepteurs, qui adoptent l'écoute active, favorise la réciprocité, la compassion et le respect, par conséquent, la réussite de la communication. Malgré qu'il rende possible la communication, ce support physique adopté pendant la pandémie comporte des contraintes qui nuisent à la communication, ce que l'on nomme facteurs de distorsion. En effet, pendant une période d'enseignement synchrone, des imprévus d'ordre technique de même que des alertes d'appels et des messages entrants peuvent notamment survenir. Et vous, que pensez-vous de ces sonneries d'allure anodine, mais combien défavorables à la concentration?

Dans cette situation de communication, il ne faut pas négliger le rôle que jouent les réceptrices et les récepteurs. Ce rôle consiste d'une part à écouter attentivement, et d'autre part, à réagir et à participer. Or, en l'absence des éléments verbaux et non verbaux, il est impossible de confirmer la présence d'une écoute bidirectionnelle. Jusqu'à maintenant, mon public se fait plutôt timide malgré mes tentatives. C'est avec optimisme que je croyais qu'il s'adapterait au fil des semaines et qu'il prendrait conscience des bienfaits de sortir de sa coquille en allumant son micro ou sa caméra. Plonger à fond dans cette nouvelle expérience, ou éviter de le faire, aura certainement un impact sur la façon dont les étudiantes et étudiants vivront leur année universitaire. Cette absence volontaire d'interactions et cette invisibilité ne facilitent pas la communication au sein du groupe. Seule devant mon écran, j'ai parfois l'impression d'être devenue animatrice de radio ou présentatrice de nouvelles, et ce, sans l'avoir désiré.

Malgré toutes les stratégies pédagogiques possibles et toutes les technologies mises à notre disposition, il reste que les conditions pour atteindre une communication réussie ne sont pas optimales. L'absence de réciprocité, le manque de participation active, l'invisibilité du public et son silence me rendent très nostalgique des vraies salles de classe et de l'avant COVID-19, surtout dans le cours de *Communication orale*. Espérons qu'au moment où vous lirez ces lignes, les étudiantes et les étudiants auront choisi de sortir de leur cachette.



Commentaire sur les photos

Lucia Choulakian

Étudiante au baccalauréat en arts visuels

J'ai réalisé ces photographies de mon point de vue d'étudiante qui se rend au campus régulièrement. Elles sont le fruit de mes observations et de mes vécus.

Je porte un questionnement par rapport à l'espace et l'accessibilité universitaire. Université ouverte? Université fermée? Présence? Absence? Dedans? Dehors? Questionnement constant sur le droit ou pas d'être sur les lieux. Inconfort.

J'ai trouvé intéressant de capter les salles de classe des fenêtres des couloirs pour renforcer encore plus l'aspect d'inaccessibilité à ces locaux et de donner un aspect de voyeurisme (je ne devrais pas être ici, je ne devrais pas voir ceci).

L'idée d'absence est très présente. D'une université vide, des salles de classe impeccables, propres, sans traces de vie. Nostalgie, salles fantômes fermées à clef dont on se souvient à peine de l'existence. Mais aussi l'idée de chaos et de désordre, d'espaces sombres, lugubres ou à peine éclairés. Le vide pesant.

Les photos prises à l'extérieur, de façon plus abstraite, renforcent l'idée d'une vie éteinte, mais comme la nature éventuellement revivra.

Avancer dans le brouillard : moteur et miroir d'inégalités dans l'enseignement à distance

Véronique Chadillon-Farinacci et Madeline Lamboley

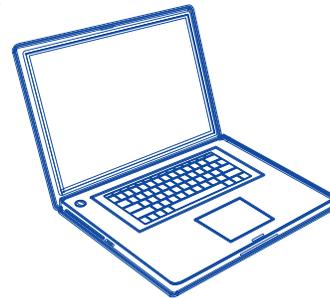
Le brouillard

Au début, nous avons essayé d'en rire. Nous nous sommes dit que nous allions travailler en pyjama entre deux brassées de lavage. Nous nous sommes mis à faire notre pain, à tester de nouvelles recettes. Nous nous sommes dit que nous allions gagner du temps de déplacement en restant à la maison. Cette période – que nous pourrions qualifier de déni de la situation – a rapidement été interrompue lorsque, les deux pieds dedans, nous avons réfléchi aux enjeux associés à cette pandémie sur nos activités d'enseignement à distance, mais aussi de recherche.

Miroir et moteur d'inégalités

Les difficultés sont apparues, les disparités se sont accrues. En effet, certaines et certains ont pu bénéficier de ce temps et le mettre à profit là où d'autres ont vu leur charge augmenter, entre conciliation travail-famille qui venait de prendre une tout autre signification. Le jour où nous avons appris que les garderies étaient fermées, que les enfants ne retourneraient pas à l'école avant l'automne, et que les mots « synchrone » et « asynchrone » feraient partie de notre quotidien, ce jour est venu changer drastiquement la donne pour les nouvelles professeures et les nouveaux professeurs qui sont aussi parents ou monoparent, ou même tout à la fois. Jongler entre nos projets de recherche et notre enseignement qu'il faut réinventer, collecter des données et enseigner à distance, tout en tentant d'offrir une éducation à nos enfants. Travailler sur sa résilience : est-ce une mauvaise blague? Travailler dans des conditions inégales, entre celles et ceux qui pouvaient être bien installés avec un bureau isolé, et celles et ceux qui travaillaient sur leur table de cuisine avec les enfants autour. Et que dire de nos étudiantes et étudiants qui ont perdu leur travail, dû retourner vivre chez leurs parents, perdu de vue leurs collègues et vu également leur cursus universitaire complètement bouleversé.

Bref le corps professoral et les étudiantes et étudiants ne disposent pas tous des mêmes outils et conditions pour affronter un semestre à distance, mais font face aux mêmes questionnements : comment créer un lien avec l'autre? Comment créer un lien avec des personnes qui ne se connaissent pas entre elles? Comment adapter notre enseignement et rester motivés, motivants, à l'écoute devant un écran, un écran noir?



Si *a priori*, nous acceptons le postulat que nous ne sommes pas tous égaux à l'université, l'enseignement à distance amène des défis supplémentaires. Nous n'allons pas nous leurrer : nous ne sommes pas tous égaux dans cette situation qui, de surcroît, est amenée à se prolonger, voire perdurer? Certains partent de plus loin que d'autres. Entre nouveaux cours à monter, cours montés à remanier, des classes « très-trop petites » aux « très-trop grandes », gestion de cas individuels prenant une place plus grande pour faire face aux nouveaux questionnements et enjeux, notamment liés à la santé mentale de nos étudiantes et étudiants. Est-ce cela la « nouvelle normalité »?

Conclusion

Nous arrivons à la fin de ce semestre d'automne pour lequel il faudra tirer des conclusions parce qu'il y a inévitablement des professeures et des professeurs épuisés, des étudiantes et des étudiants démotivés et qui, d'un côté comme de l'autre, espèrent que ce « nouveau normal » ne s'étirera pas trop dans le temps.

Une entrée en poste hors de l'ordinaire

Arianne Des Rochers

Depuis mars 2020, la COVID-19 a provoqué des changements de taille dans nos façons de faire, du port du masque à l'interdiction des rassemblements, en passant par la fermeture de nos lieux de travail. Aux bouleversements multiples et importants que la pandémie a causés dans nos vies personnelles, collectives et professionnelles s'est ajouté, pour moi, un autre bouleversement majeur : mon embauche à titre de professeure en traduction à l'Université de Moncton (sans oublier un déménagement interprovincial). Ces derniers mois, j'ai donc fait l'expérience d'une entrée en poste toute singulière, sous le signe de la COVID-19.

Mon impression est que la pandémie fonctionne en quelque sorte comme une loupe qui amplifie les défis, les écueils et les obstacles qu'une embauche en milieu universitaire comporte déjà, à la base. Autrement dit, la pandémie exacerbe les difficultés, bien réelles, que comporte un début de carrière universitaire, un peu comme un exposant dont la force exponentielle est difficile à évaluer.

Par exemple, commencer un emploi dans un nouveau lieu de travail (dans une nouvelle ville et une nouvelle province, par-dessus le marché), mais sans vraiment rencontrer personne, puisque le campus est désert. Ou encore, avoir du mal à se retrouver dans les dédales bureaucratiques, car aller cogner à la porte du secrétariat, ou encore demander conseil à la collègue dans le bureau d'à côté, n'est pas une option. Devoir se familiariser avec de nouvelles plateformes en ligne exclusivement à l'aide d'outils et de soutien... en ligne. (Trouver réponse à une question pourtant toute simple demande souvent de consulter quatre pages Web différentes, d'écrire trois courriels, d'appeler quelqu'un qui nous dit de visionner un tutoriel, et ainsi de suite). Enseigner des cours pour la première fois, mais devant un écran de carrés gris et impersonnels. Interagir avec une nouvelle cohorte étudiante, sans toutefois pouvoir la rencontrer en personne, ni bâtir de véritables liens de confiance — affectifs, personnels — avec elle.

Plus j'y pense, plus je réalise que le fil conducteur de ces écueils qui rendent mon intégration à l'Université de Moncton — et notre travail en général — plus ardue qu'à l'ordinaire, c'est l'absence du corps dans toutes les interactions en milieu de travail. J'ai l'impression d'être pour mes étudiantes et étudiants, et mes collègues au pire une vignette ronde qui contient mes initiales ou ma photo (par exemple, en ces pages), au mieux mon propre avatar pendant les séances ou les réunions synchrones. L'enseignement se fait dans une sollicitation quasi nulle du corps; je suis toujours assise et statique. Le corps est détaché du travail, séparé physiquement du campus, ne partage plus le même espace que celui de nos pairs. L'expérience qui en découle en est une qui est largement, et sans surprise, marquée par l'isolement.

Qu'on ne se méprenne pas : décrocher un poste a été pour moi une véritable bénédiction sur le plan professionnel et financier, tout particulièrement dans le contexte économique incertain qui nous attend. Je n'ai certainement pas à me plaindre. Mais il demeure que j'ai eu du mal à entrer en relation avec l'université, son campus, ses employées et employés, et ses étudiantes et étudiants ces derniers mois en raison d'obstacles bien tangibles, attribuables à la réalité de la COVID-19. Je me répète que ces premiers mois étranges ne sont pas à l'image de la vie intellectuelle et collégiale qui caractérise habituellement mon nouveau lieu de travail. Et c'est donc avec impatience que j'attends la prochaine rentrée en présentiel, qui me permettra de vivre mon vrai baptême à l'Université de Moncton.



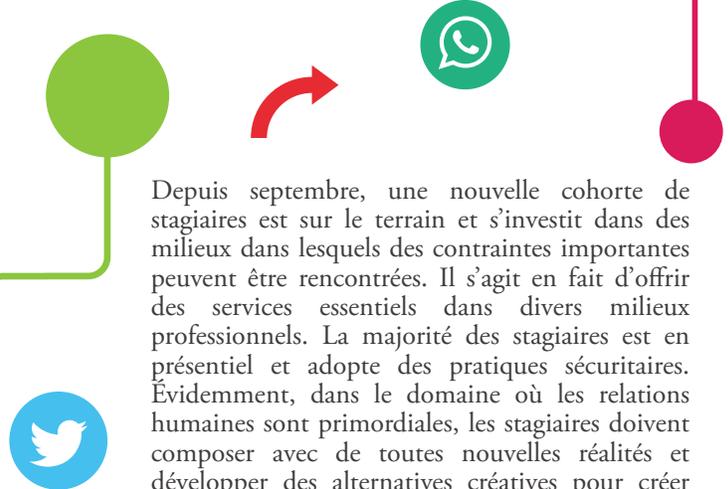
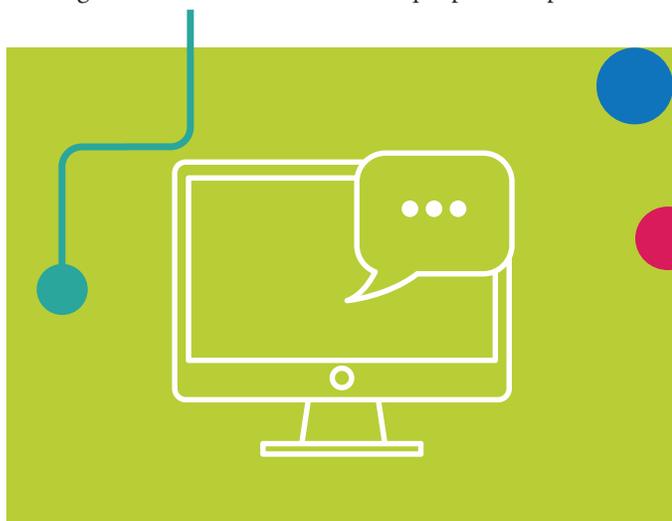
Pratiques alternatives des stages en temps de pandémie : l'importance des liens sociaux en travail social

Marie-Lyne Caron et Josée Mallet

La formation en travail social permet aux étudiantes et étudiants d'acquérir des connaissances théoriques et pratiques en plus de développer une analyse critique des problèmes sociaux. Les stages sont ainsi considérés comme étant au cœur de cette formation. Chaque année, le rôle de la coordonnatrice et de la coordonnatrice adjointe des stages est de placer en moyenne une centaine de stagiaires dans différents milieux professionnels de la province, parfois dans d'autres provinces canadiennes et même à l'international. Ce travail est accompli grâce aux nombreuses collaborations que l'École de travail social a développées avec les milieux professionnels depuis plus de cinquante ans. Une fois les stages confirmés et que les stagiaires sont sur le terrain, le processus d'accompagnement pédagogique et d'évaluation s'enclenche et les coordonnatrices s'assurent que les stagiaires font les apprentissages nécessaires liés à la profession afin d'assurer leur réussite.



En mars dernier, le processus de stage a été complètement perturbé par l'arrêt des activités à l'annonce d'une pandémie et les stagiaires ont dû retourner à la maison. Il s'agissait alors, pour l'École de travail social, qui doit répondre à des normes professionnelles, de trouver des alternatives afin de répondre aux exigences du programme. Rapidement, un plan d'apprentissage à distance a été développé afin de permettre aux stagiaires de compléter leurs activités pour répondre aux objectifs de stages à partir de la maison, tout en maintenant des liens étroits avec les milieux professionnels. Par l'entremise de rencontres virtuelles et téléphoniques, les stagiaires ont pu accompagner des personnes dans le besoin, planifier des activités d'intervention, animer des interventions de groupe et participer à des réunions d'équipe. Les stages ont ainsi survécu aux défis que posait la pandémie!



Depuis septembre, une nouvelle cohorte de stagiaires est sur le terrain et s'investit dans des milieux dans lesquels des contraintes importantes peuvent être rencontrées. Il s'agit en fait d'offrir des services essentiels dans divers milieux professionnels. La majorité des stagiaires est en présentiel et adopte des pratiques sécuritaires. Évidemment, dans le domaine où les relations humaines sont primordiales, les stagiaires doivent composer avec de toutes nouvelles réalités et développer des alternatives créatives pour créer des relations de confiance avec les personnes accompagnées. Comme l'explique un stagiaire : « Le contact visuel est beaucoup plus important en ayant un masque, ce qui peut parfois être un défi dépendant de la population avec qui on travaille ». Les consignes de distanciation sociale peuvent aussi être une source de stress : « Avec la situation du Covid, on ne peut pas visiter les milieux, ça devient difficile d'évaluer la situation de la personne dans son ensemble quand on ne peut pas avoir accès à son environnement. Il y a aussi beaucoup de difficultés de parler avec Teams avec certains jeunes ». Une autre stagiaire exprime ses craintes en lien avec ses apprentissages : « Les liens de confiance se construisent différemment avec les personnes accompagnées; elles ne peuvent pas se présenter à mon bureau, je dois prendre rendez-vous. Avec cette situation, j'ai peur de ne pas avoir eu toutes les occasions d'apprendre ». Pour d'autres, participer aux interventions apparaît difficile : « Il est plus difficile de prendre ma place dans les interventions virtuelles quand j'observe; en plus certaines personnes ont des masques, je ne vois pas leurs expressions ».

Les défis demeurent bien présents dans le contexte actuel. La pandémie est encore à nos portes, des moyens alternatifs doivent toujours être mis en place afin que les stagiaires puissent bénéficier d'une expérience de formation pratique tout aussi enrichissante.



Pandémie et vivre-ensemble : quels impacts? quelles critiques?

Hélène Albert, Isabel Lanteigne,
Mario Paris et Marie-Pier Rivest



Le moment où l'Université de Moncton fermait ses portes à la suite des exigences de la Santé publique du Nouveau-Brunswick semble déjà loin derrière nous. Cette fermeture se traduisait par l'adoption en masse de l'enseignement à distance et du télétravail, laissant à l'abandon les campus. Depuis plus de six mois, nous apprenons à travailler dans un contexte qui, par défaut, a de plus en plus l'apparence d'une « nouvelle normalité ». Mais est-ce réellement normal d'enseigner à distance? N'y a-t-il pas une dérive avec cette appropriation des décideurs universitaires quant aux règles sanitaires dans le fonctionnement de l'université? En exerçant une pression à se conformer à des normes sanitaires scientifiquement appuyées et socialement valorisées, ces règles ne tendent-elles pas à éluder les besoins réels des personnes? Qui sont les gagnants et gagnantes et les perdants et perdantes de cette pandémie?

En effet, cette idée de nouvelle normalité comporte des risques de dérapage qu'il ne faut pas sous-estimer. Il est vrai que la pandémie de COVID-19 impose aussi son lot de mesures sociosanitaires essentielles à son combat et exige donc des adaptations temporaires à une situation qui a tout d'anormale. Or, parler d'une « nouvelle normalité » réduit au silence sa dimension temporelle et exceptionnelle. L'un des dangers de reprendre et de répéter cette idée de normalité dans notre quotidien, c'est que nous en venons à l'ériger en vérité et, par conséquent, à y croire. À partir du moment où nous l'acceptons, nous consentons en quelque sorte à ce que ces mesures soient les nouvelles manières de vivre ensemble. Si nous ne demeurons pas assez critiques devant cette transformation de notre quotidien, c'est toute la société qui risque d'être transformée au détriment du lien social. Naomi Klein¹ situe clairement les enjeux d'un *Screen New Deal* : « comme un laboratoire vivant pour un avenir permanent – et hautement rentable – sans contact ».

D'ailleurs, la pandémie exerce une influence incontestable sur les conditions de travail de laquelle le monde universitaire n'est pas à l'abri. Malgré certains privilèges pour ceux et celles qui ont un emploi régulier à temps plein, cette situation nous a projetés dans un contexte de télétravail que nous devons arrimer avec les exigences de notre vie familiale et personnelle, avec plus de difficultés pour certains et certaines que d'autres, brouillant de ce fait les lignes entre la vie privée et le travail d'une manière jamais vue dans les temps « modernes ». Bien qu'elle puisse entraîner des retombées positives comme offrir une certaine flexibilité dans l'horaire de travail, la pandémie modifie notre

rapport au temps de manière à exercer encore plus de pression. De plus, le télétravail semble augmenter les exigences en matière de productivité, car il implique que nous soyons constamment joignables, car nous possédons tous les outils pour accomplir notre travail partout et en tout temps. Cette illusion du temps inépuisable exacerbe la pression de productivité qui caractérise le milieu universitaire. Plus que jamais, nous pourrions toujours être en train de peaufiner un article ou de bonifier nos PowerPoint entre deux brassées de linge... Bref, le télétravail dans le contexte actuel amène son lot d'enjeux qui menacent l'équilibre travail-vie personnelle à court terme et à long terme.

Enfin, les travailleuses et travailleurs sociaux sur le terrain constatent que la pandémie a un impact important sur les personnes et les communautés avec lesquelles ils interviennent déjà. Les intervenantes et intervenants sont en mesure de voir les failles du filet de sécurité sociale et soulèvent des façons d'y remédier, dont un système d'aide sociale juste et accessible, un salaire minimum décent, des normes d'emploi-congé de maladie, des logements abordables, des services de garde, des services pour personnes âgées et un régime fiscal plus équitable. À cela s'ajoutent de nombreux enjeux éthiques tels que la prise en compte des risques à la fois pour les personnes accompagnées et les intervenantes et intervenants (Fédération internationale des travailleurs sociaux, 2020). Par ailleurs, Mutazabi (2020)² se questionne à propos de l'impact de la pandémie sur la participation démocratique citoyenne (p.ex. la liberté de circuler des personnes âgées ou des personnes vivant en établissement de soins), plus particulièrement celle des personnes marginalisées. La formation en travail social exige donc de surmonter les défis de l'enseignement à distance et de préparer ces futures professionnelles et futurs professionnels à ces réalités.

En définitive, la pandémie de COVID-19 n'a rien de « normal » et nous oblige à interroger continuellement les orientations et les décisions que nous prenons depuis plusieurs mois. À cet effet, comment pouvons-nous, comme universitaires, profiter de notre expérience collective des derniers mois pour mieux répondre aux impératifs humains que cette crise a permis d'élucider?

¹ Klein, Naomi (mai 2020). Naomi Klein: How big tech plans to profit from the pandemic. *The Guardian*. [En ligne] <https://www.theguardian.com/news/2020/may/13/naomi-klein-how-big-tech-plans-to-profit-from-coronavirus-pandemic>

² Mutazabi, Eric (juillet 2020). La pandémie COVID19 remet-il en question la citoyenneté des personnes vulnérables? *Recherches & éducations* [En ligne] <https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.9351>



Anne Beinchet

Département de traduction et des langues

Suite à l'obtention d'un diplôme de premier cycle en langues, littératures et cultures du monde anglophone, j'ai poursuivi des études de maîtrise en enseignement du français langue seconde, puis en traduction. Après avoir travaillé une quinzaine d'années comme traductrice et formatrice dans le domaine des langues et cultures, j'ai entrepris mes études doctorales à l'Université de Dalhousie. Mes recherches se situent à l'intersection de la traductologie, de la sociolinguistique et de l'éducation.

Je questionne le contenu des programmes de formation en traduction au Canada et ailleurs à la lumière des politiques linguistiques en place, des réalités sociodémographiques et des besoins en traduction. Un de mes objectifs est de proposer des approches pédagogiques, inspirées de la pédagogie contre l'oppression, qui permettront aux spécialistes des langues de demain de mieux répondre à la diversité des besoins, mais également de devenir des êtres conscients et engagés.

Un autre de mes objectifs à très court terme, pour œuvrer en faveur d'une justice sociale, est de contribuer à l'amélioration de l'accompagnement de nouvelles arrivantes et de nouveaux arrivants allophones au Canada, plus particulièrement les groupes vulnérables, grâce à la formation en traduction en milieu social. Hâte d'échanger avec vous toutes et tous en chair et en os!



Anne Lachance

École des hautes études publiques

Anne Lachance est professeure adjointe à l'École des hautes études publiques, où elle enseigne les politiques et l'administration publiques. Elle est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en science politique de l'Université de Montréal et a complété ses recherches doctorales dans la même discipline à l'Université Queen's. Sa thèse explique pourquoi et comment les acteurs politiques ont mis en place des réformes dites « du choix scolaire » aux États-Unis, en France et en Suède. Ces politiques, souvent défendues par des alliés inattendus, ont transformé les paysages éducatifs de ces trois pays en introduisant des mécanismes de marché et en brouillant les frontières entre les secteurs éducatifs public et privé. Dans les trois cas, la structure des politiques du choix scolaire a été influencée par l'héritage de politiques antérieures et par la configuration des coalitions qui ont soutenu ces changements. Les intérêts de recherche actuels d'Anne portent sur les changements en matière de politiques sociales et éducatives en Amérique du Nord et en Europe et les conséquences de ces réformes pour différents groupes, notamment les populations défavorisées et les groupes minoritaires. Anne est membre de l'Association canadienne de science politique et du Council of European Studies.



UNIVERS
CAMPUS



Ariane Des Rochers

Département de traduction et des langues

Ariane Des Rochers est titulaire d'un baccalauréat en traduction de l'Université Concordia, d'une maîtrise en traductologie de l'Université d'Ottawa et d'un doctorat en littérature comparée de l'Université de Toronto. Elle a (co-)traduit en français les écrits de Joshua Whitehead, de Leanne Betasamosake Simpson, de Vivek Shraya, et de Glen Sean Coulthard. Avant de se joindre au Département de traduction et des langues à l'été 2020, elle a enseigné la traduction à l'Université Concordia, à l'Université de Montréal, à l'Université d'Ottawa, au collège universitaire Glendon, et au British Centre for Literary Translation. Du côté de ses recherches, elle s'intéresse principalement à la normativité linguistique en traduction. À partir de l'étude d'écrits marginalisés et de voix minoritaires qui nous forcent à revoir nos conceptions de ce que nous appelons communément la langue, elle explore des façons décoloniales, relationnelles et antiracistes de faire et de penser la traduction.



Mathieu Wade

Département de sociologie et de criminologie

Je suis un ancien de l'Université de Moncton et c'est avec grand plaisir qu'en 2013, je suis revenu pour y enseigner en tant que chargé de cours pendant mon doctorat en sociologie à l'Université du Québec à Montréal. Ma thèse portait sur les diverses manières dont les régimes linguistiques canadiens et néo-brunswickois influençaient le nationalisme acadien, l'organisation de sa société civile et la production de ses savoirs. L'une des conclusions de cette recherche était la marginalité du territoire à la fois dans le régime linguistique et dans les sciences sociales récentes. En 2016, j'obtenais la bourse de stage postdoctoral offerte par l'Institut d'études acadiennes (IEA), me permettant d'entamer ce nouveau chantier de recherche sur le territoire en Acadie. Au terme de ce stage, j'ai eu le privilège de réintégrer la dynamique équipe de l'IEA pour rédiger un ouvrage sur l'histoire du comté de Kent et ainsi approfondir ma réflexion sur la relation de l'Acadie au territoire. Cet ouvrage devrait paraître en 2021. Accompagné de mon collègue historien Serge Dupuis, je suis également en train de rédiger un livre sur l'histoire de la Société de l'Acadie du Nouveau-Brunswick qui paraîtra à l'occasion de son 50e anniversaire en 2023.





UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

Crédit photo Lucia Choulakian
Graphisme Mark Young